Document generated on 10/11/2024 11:10 p.m.

24 images

L'art du suspens
La résurrection d'Hassan de Carlo Guillermo Proto

Gilles Marsolais

Number 184, October–November 2017

URI: https://id.erudit.org/iderudit/87098ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Marsolais, G. (2017). Review of [L'art du suspens / *La résurrection d'Hassan* de Carlo Guillermo Proto]. *24 images*, (184), 63–63.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La résurrection d'Hassan *de Carlo Guillermo Proto*

L'ART DU SUSPENS

par **Gilles Marsolais**

Soyons clair : un documentaire de long métrage axé sur des handicapés ne retient pas d'emblée l'attention du spectateur, même le mieux disposé. Pourtant, il arrive qu'un miracle se produise, qu'un tel film réussisse à captiver littéralement le spectateur du début à la fin de la projection, au point de le laisser ébahi, sans voix devant ce qu'il vient de voir et d'entendre. ***La résurrection d'Hassan*** de Carlo Guillermo Proto en est un exemple éloquent.

Débutant dans le style du cinéma direct, le film semble vouloir s'inscrire sagement dans le registre du reportage télévisuel. À la différence notable qu'il apparaît très vite qu'une forme de complicité s'est déjà établie entre le filmeur et le sujet filmé. Qui plus est, il ressort que ce sujet est hors du commun. On prend donc le train en marche, et on ne sera pas surpris d'apprendre plus tard que ce documentaire est le fruit d'une fréquentation étalée sur plusieurs années, entre le réalisateur et cette famille d'aveugles qui gagne sa croûte en chantant dans le métro de Montréal. Aussi, la qualité et l'intensité de cette relation sans affectation crèvent l'écran par sa simplicité même, comme si elle allait de soi.

Ajoutons que le film ne vise surtout pas à illustrer sous l'angle sociologique les difficultés au quotidien de la vie des non-voyants. D'entrée de jeu, il est ailleurs : dans l'intimité d'une relation de couple, de ce couple singulier qui, incidemment, a la particularité d'être non-voyant. Rapidement, donc, sans qu'il s'en rende compte, le spectateur est convié à suivre de près les interrelations entre Denis Harting et Peggy Roux, ainsi qu'avec leur fille autiste Lauviah Harting. Contrairement à ce que l'on pourrait craindre, le réalisateur évite le piège du voyeurisme. En effet, pourtant conscient de son privilège de « voyant », le spectateur n'a jamais l'impression de regarder par le trou de la serrure, ni même d'être de trop dans la pièce, notamment lors de quelques séquences intimes ou difficiles à supporter qui révèlent des aspects peu flatteurs de la vie privée des personnages. Tout simplement, il partage leur bonheur ou leur malaise, jusqu'à le ressentir viscéralement. À n'en pas douter, cela tient à l'empathie manifeste du réalisateur envers son sujet.

Le miracle de notre adhésion au film se produit à un moment où l'on ne s'y attend pas, alors que la petite famille est en représentation dans le métro comme elle le fait si souvent. Dès lors, on ne s'étonnera pas d'être témoin, plus tard au fil du récit, du fait que le couple y règle parfois ses comptes au su et au vu des passants, comme si le métro était devenu le prolongement du cadre de leur vie privée. Où commence et se termine l'idée même de la représentation pour eux ? Certes, leur cécité n'annihile pas la conscience qu'ils ont de la présence de la caméra, mais manifestement ils arrivent facilement à l'oublier. Partant, on comprend mieux l'attitude un peu distante de Peggy, l'épouse qui rêve d'échapper à ce microcosme familial devenu trop étriqué pour elle, alors qu'elle laisse son mari se perdre dans l'exploration d'univers parallèles ésotériques. Preuve tangible que celui-ci vit toujours dans le déni de la disparition de leur jeune fils, Hassan, seul voyant de la famille. En faisant une fixation sur les enseignements d'un « scientifique » russe, dont il ne retient que quelques bribes, le père tente par des moyens dérisoires de *ressusciter* littéralement ce fils mort tragiquement. D'où le titre du film. Mais, en réalité, c'est tout le trio qui est contaminé par l'évocation de l'être cher disparu, convaincu qu'il est de pouvoir « le ramener à la vie », comme la science parvient à le faire pour la matière.

L'intérêt de ce documentaire, qui se garde de tout jugement, tient beaucoup à sa façon de dévoiler progressivement les multiples strates d'un contenu plus riche et d'une situation plus complexe qu'il n'y paraît de prime abord. Il est construit comme un film de fiction, avec une progression dramatique, ménageant ses effets qui ne laissent aucun répit au spectateur. On présume que le réalisateur cameraman, qui avait carte blanche pour filmer, a accumulé beaucoup de matériel filmique durant les quatre années passées avec les membres de cette famille et qu'il en a sélectionné les passages marquants lui permettant de structurer son récit. Il n'est donc pas tant question de mise en scène que de mise en place de divers éléments narratifs, que du résultat d'un travail habile au niveau du montage. Ainsi en est-il de la sélection des extraits des coups de fil entre Peggy et Philou, son prétendant français, qui se glissent dans le récit avec une grâce toute féline jusqu'à s'introduire dans le lit du couple. Le cinéma, c'est aussi l'art du montage, et ce dernier ne vise aucunement ici à dénaturer le sujet du film qui se suffit à lui-même : laissons Peggy s'ouvrir elle aussi (ne serait-ce que provisoirement) à une autre dimension de sa propre vie, même avec un *happy end* à la clef !

Québec, Chili 2016. Ré. et ph. : Carlo Guillermo Proto. Mont. : Carlo Guillermo Proto, Lorenzo Mora Salazar. Mus. : Olivier Alary. Conception sonore : Carlo Guillermo Proto, Cory Rizos, Pablo Villegas. 100 minutes. Dist. : Les Films du 3 mars